

JAMAIS LES AILES NE SE BRISENT

A.F. LUNE

Roman



A.F. LUNE

**Jamais
les ailes
ne se brisent**

Face A~ EXTRAIT

Hydralune,
la Fabrique à Chimères

ISBN 978-2-487355-02-6

Dépôt légal : Mars 2024

Hydralune, la Fabrique à Chimères

2, rue Horace Bertin

13005 Marseille

PROLOGUE

En cette fin de mois de janvier 2131, la neige donnait aux Champs-Élysées un faux air de Noël. L'avenue en temps normal bondée de touristes devait aujourd'hui son affluence à un événement bien différent. La première sélection européenne du Projet Eden s'y déroulait et les élus se répartissaient en une longue file de plusieurs centaines de mètres. D'un âge avancé et généralement accompagnés de proches, ils progressaient péniblement, poussés par l'attente d'une renaissance. Une foule s'agglutinait autour du mur extérieur de la cathédrale néo-évangélique. Des cantiques baignaient l'atmosphère. On y sentait l'espoir et la tristesse. On y entendait des rires, on y voyait des larmes.

Au sein de la longue file, deux têtes dépassaient. Un homme dans la quarantaine et un autre qui devait avoir plus de quatre-vingts ans. Un fils et son père.

— Sois un homme, Cédric ! Sois un homme et arrête de pleurnicher.

Cédric jeta un regard à son père. Malgré son âge, Martin Fleur gardait un port altier et ses yeux bleu acier démentaient les reproches qu'il faisait à son fils. Cédric pinça les lèvres.

— Je ne pleurniche pas, je commence mon deuil.

Le vieil homme attrapa, d'une poigne encore puissante, l'épaule de son fils.

— Alors, commence-le en silence !

Martin secoua la tête, semblant regretter ses mots. Sa voix se fit plus douce, reprenant la tendresse lisible dans ses pupilles.

— Cédric, je ne disparaîs pas. Bien au contraire, je vais continuer à vivre et, plus tard, tu pourras me suivre. Dans vingt ou trente ans, ce sera ton tour.

— Je ne pense pas...

— Foutaises !

Prologue

Cédric leva les mains et les yeux au ciel. Aussi grand et charpenté que son père, il avait également hérité de sa force de caractère. Sentant son énervement croître, Cédric détourna son regard et observa les lieux. Devant eux, des hommes vêtus d'un uniforme immaculé, décoré d'un crucifix rouge sur le côté droit de la vareuse, laissaient passer les gens. Un dessin en forme de croix, légèrement luisant, scarifiait leurs joues et rendait leur sourire plus inquiétant que charmant. Le mur en marbre de l'enceinte était gardé à intervalles réguliers par des statues d'anges à la joue droite ciselée d'une croix. Un peu plus loin, Cédric apercevait un chemin pavé de pierres blanches, qui s'enfonçait au travers d'une vaste pelouse pour mener à la cathédrale de l'Église de la Néo-nativité. C'était un bâtiment d'inspiration gothique qui écrasait de sa présence les édifices proches. Une immense porte dorée, illuminée par des centaines de néons bleus décrivant des scènes de la bible, était déjà visible de là où ils se tenaient.

— Papa, ça ne t'inquiète pas ce que tu vas trouver là-bas ? On n'a aucune info sur les conditions de vie sur place. On ne sait rien. L'Église évangélique de la Néo-nativité n'est pas connue pour être une organisation transparente. Je suis préoccupé, alors reconsidère ta décision, s'il te plaît.

Un sourire désabusé se dessina sur les traits du vieil homme tandis qu'un rayon de soleil brisait son visage en deux facettes de lumière et d'ombre, lui donnant l'air d'un acteur du temps du noir et blanc. Derrière ce portrait parcheminé, creusé de milliers de rides et sous les maigres cheveux pâles qui surplombaient son crâne, la force de la nature qu'avait été Martin Fleur se révéla un court instant.

— C'est ça, ou la mort. Tu me connais, j'ai toujours préféré l'espoir.

Il posa la main sur l'épaule de son fils. Cédric sut que son père voyait en lui, l'homme qu'il avait été autrefois : le physique de son enfant était un reflet de son passé, sans cette puissance qui était sienne et qui l'avait de tout temps caractérisé. Les cheveux roux et bouclés de Cédric, son teint blanc, presque tiré d'un marbre, mais

Prologue

moucheté de taches de rousseur, sa carrure massive et sa taille de presque deux mètres auraient fait d'eux des jumeaux, si l'on faisait l'impasse sur leur différence d'âge.

Dans les faits, alors que son père avait toujours préféré les rapports de force, Cédric ne se servait de sa stature que pour la conciliation. De ce côté-là, il tenait plus de sa mère. Une femme avec qui au final Martin avait peu vécu : leur relation de six ans avait été interrompue par un chauffard, l'abandonnant seul avec son fils et sa fille.

— Tu diras à Sarah que je pense à elle. Et surtout qu'elle arrête de s'inquiéter pour moi. Je ne peux pas vous promettre de vous envoyer des nouvelles : il semblerait qu'ils n'ont jamais laissé de facteur emprunter leurs vaisseaux.

Ses prunelles pétillèrent d'un sourire malicieux, puis, levant les yeux vers le ciel, Martin reprit :

— Embrasse-la pour moi.

— Oui, Papa. Mais tu aurais dû la prévenir. Tu ne crois pas ? Nous t'aimons tous les deux, et même ton attitude n'y changera rien. Elle avait le droit de te dire au revoir !

Un bref instant, Cédric vit du remords brouiller les traits de son père, vite caché par l'air impassible qui était sa seconde peau. Il allait reprendre quand Martin lui coupa la parole.

— Cédric, tu devrais partir maintenant. Dans dix minutes, je serai derrière cette porte. Laisse-moi faire mes derniers pas sur cette terre, de la même façon dont j'ai fait les premiers : seul.

Puis, la main de Martin enserra l'épaule de son fils en une poigne encore solide. Dans son regard fatigué, Cédric éprouva l'amour qu'il leur portait, à sa sœur et à lui. Il sentit plus qu'il vit son père lui glisser un objet dans la poche. Puis, son père se retourna et s'enfonça dans la foule. Le vieil homme la traversa comme un antique brise-glace sur une mer gelée. Cédric l'observa passer au milieu d'autres aînés et franchir la porte encadrée de néons bleus. Martin disparut à tout jamais parmi les élus du projet Eden.

L'émotion s'empara de Cédric. Son père et sa présence s'étaient évanouis, sans doute pour toujours, il se sentait orphelin pour la deuxième fois de sa vie. Fidèle à son éducation, il lutta contre les larmes et sa sensation de suffoquer. Ses pas, sans que sa volonté y participe, l'emmenaient vers le mur extérieur. Sa famille l'y attendait. Son épouse avait préféré le laisser seul accompagner son père. Au milieu de sa femme et de ses enfants, il vit avec surprise apparaître Sarah, rouge de colère et en proie à une crise de pleurs. Un visage auquel ils étaient tous habitués. « Elle est trop émotive, elle n'aurait jamais dû venir ici ». Il sourit en lui-même, son père aurait pu émettre cette pensée, et il sut pourquoi Martin Fleur avait refusé de lui dire au revoir. Se dirigeant vers les siens, Cédric mit les mains dans ses poches et y trouva un papier. Il le sortit et ouvrit la feuille A4 pliée en deux. L'écriture de son père y dessinait ses courbes familières dans ce délié que l'on aurait attribué à la calligraphie d'un artiste plutôt qu'à celle d'un chaudronnier. Il la parcourut et sentit les larmes qu'il avait réussi à éviter couler d'elles-mêmes. Sa sœur devant lui commençait à lui faire une scène qu'il arrêta en lui tendant la page.

Elle la prit et les sanglots hystériques furent remplacés par de simples gouttes de tristesse apaisée. Devant l'interrogation informulée de leur famille, elle la relut à haute voix. Les mots de leur père résonnèrent à leurs oreilles et leur teneur inhabituelle les hypnotisa :

*« Mes enfants, mes petits-enfants, ma belle-fille,
Je quitte cette terre, heureux de ce que j'ai pu accomplir. Heureux de ce que j'ai vu et heureux de l'espoir que m'apporte Eden.*

Sarah, Cédric, je suis fier de vous, de ce que vous êtes devenus et de ce que vous deviendrez. Ne laissez jamais s'éteindre la flamme qui brûle en vous, elle est le seul héritage de valeur que j'ai pu vous laisser.

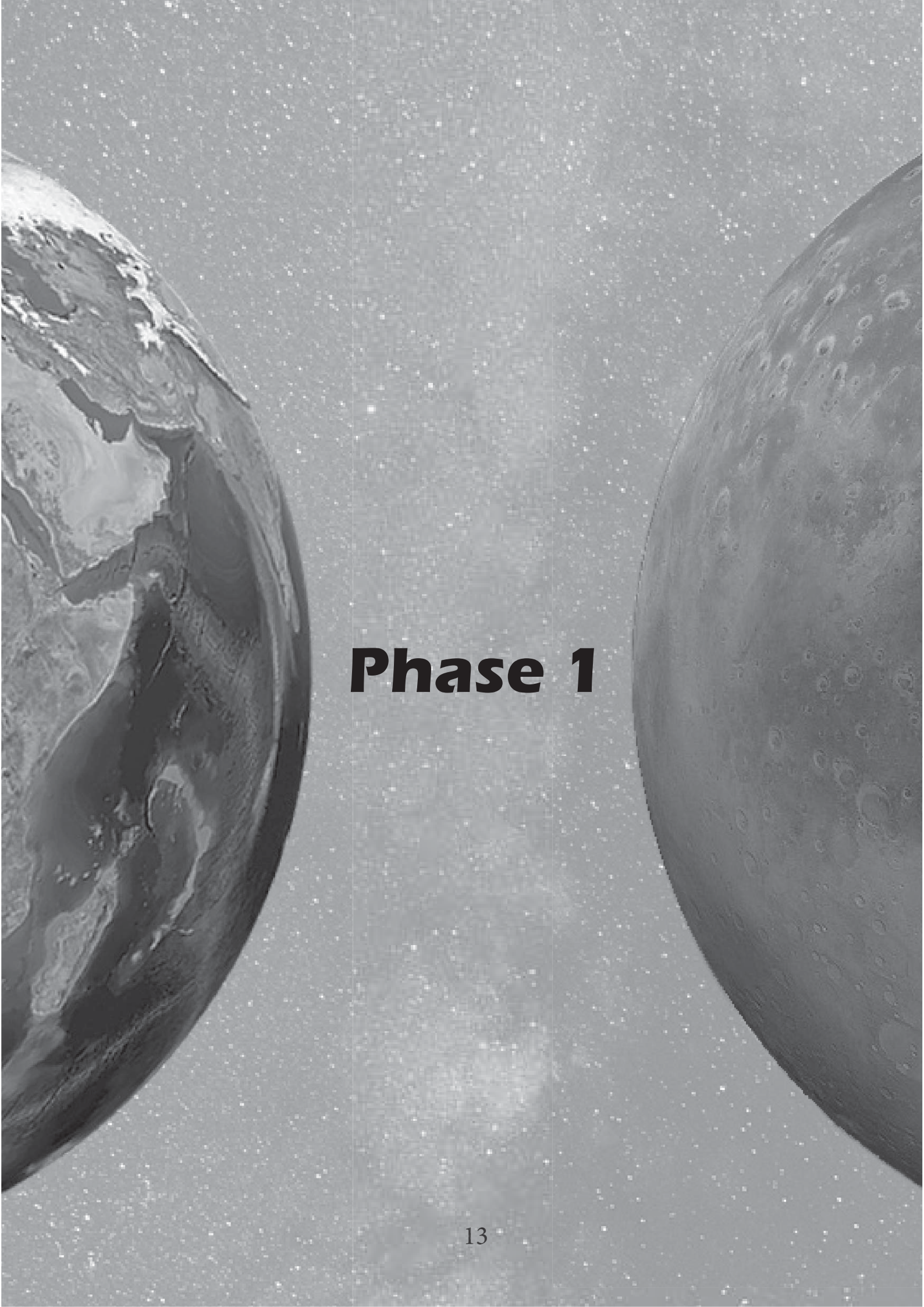
Mes enfants, je vous aime. Je ne sais si j'ai été le père que vous auriez souhaité que je sois. Mais j'ai conscience que ces mots, qui n'ont jamais quitté ma bouche, devaient vous parvenir. De tout mon cœur, de toute mon âme, je vous aime, et ce jusqu'à la fin du monde.

Votre papa, Martin. »

Prologue

Cédric et Sarah ne reconnaissaient pas leur père dans ces mots : il ne leur avait jamais dit qu'il les aimait, même si chacun de ses gestes en était la preuve implicite. « Je vous aime » ne s'accordait tout simplement pas à Martin Fleur.

Alors, le journaliste en Cédric se rendit compte que, s'il connaissait son père, il ne s'était jamais posé la question de savoir quel homme il avait été.



Phase 1

CHAPITRE 1

ELSA

Elsa gardait les yeux fermés. Non pas qu'elle avait besoin de sommeil – elle passait son temps à dormir depuis le départ – mais ainsi, elle était sûre de ne pas recevoir de propositions malvenues.

Elle matérialisa dans ses pensées la navette et le container où ils résidaient. Un simple cylindre de carbone et de titane dont les deux cloisons inondées protégeaient leur cabine des différents dangers des vols interplanétaires. Celle-ci comportait douze couchettes, isolées les unes des autres par des dômes de tissus et situées dans le bas de l'habitacle. Un étage intermédiaire faisait office de salle à manger, cuisine, salle de bain et W.C. Il se répartissait en deux sections, séparées par un vide au travers duquel on voyait le dernier niveau qui ne se trouvait qu'à sept mètres au-dessus de sa tête. Ils l'avaient appelé le toit et il était parcouru de filets dans lesquels s'entassaient leurs maigres possessions, ainsi que les ballots de draps de rechanges et le nécessaire de secours en cas de décompression. Le container dans lequel ils vivaient ne faisait guère plus de dix mètres sur cinq, seul ce pan de tissu leur garantissait un semblant d'intimité.

Les semaines passaient et l'étroitesse de leur lieu de vie les oppressait chaque jour davantage. La durée du voyage se faisait sentir. Au sens propre : l'odeur, dans leur petit univers, devenait de plus en plus agressive, et ce malgré la climatisation qui lâchait à intervalles réguliers des désodorisants antiseptiques. Sans compter le bruit : un vrombissement lent et sourd, dû à l'énorme moteur, et qui dans les premiers jours était insupportable, mais auquel Elsa s'était habituée. Du moins, tant qu'elle n'y pensait pas. Ne pas y penser était devenu son leitmotiv, car ce qui la terrorisait le plus était d'imaginer que leur cabine, en compagnie de

cinquante-neuf autres, était fixée sur tout le pourtour d'un tube de près de cent cinquante mètres de long qui parcourait l'espace interplanétaire en tournant sur lui-même. Le « Rosaire » était un train qui traversait le vide. Heureusement qu'aucun hublot n'avait été prévu par les concepteurs...

Elsa ouvrit les yeux et s'assit. Comme trop souvent ces dernières semaines, sa respiration l'oppressa et ses nerfs se tendirent. Que n'aurait-elle pas donné pour une cigarette ! Elle avait passé sa vie dans un nuage blanc-bleu et affrontait à quatre-vingt-trois ans le sevrage ! Le tabac ne rentrait pas dans la liste des possessions autorisées, comme tout ce qui n'était pas strictement nécessaire. Elle s'estimait chanceuse de ce qu'elle avait pu amener avec elle : quelques sous-vêtements et habits, plus une paire de chaussures. Son seul trésor consistait en un collier en or et un médaillon en forme de coquillage nacré que lui avait offert son mari. Elle aurait aimé le voir ici avec elle et imiter les deux couples qui faisaient partie du périple. Elle sourit. Les voyages forment la jeunesse, preuve en était les gémissements qui sortaient de sous leurs dômes.

Malheureusement, les ébats de ceux-ci avaient donné le coup de semonce et elle et ses deux compagnes « célibataires » subissaient depuis lors un véritable harcèlement. Quand elle songeait que le moins vieux d'entre eux comptait soixante-seize ans !

Penser à leur âge lui fit regarder ses mains. Les rides qui les parcouraient et l'angle si particulier qui déformait ses doigts, résultats de la maladie et de la sénescence, avaient été gommés. En dehors de ses mains, elle ne savait pas à quoi elle ressemblait aujourd'hui. Elle ne se sentait pas prête à s'observer dans le miroir et à se confronter au présent. Ce qui n'était pas le cas de ses compagnons de voyage qui y allaient souvent.

De toute façon, la jeunesse ne lui apporterait pas la beauté : ses jambes étaient trop longues et trop maigres, ses hanches trop larges, et son visage ne laissait ressortir que sa bouche pulpeuse et ses yeux trop grands. Tout en elle était trop. La vieillesse

l'avait dotée d'une certaine neutralité, en permettant à l'âge de l'affranchir du regard des autres.

Un mouvement sur sa droite lui fit tourner la tête. Liandro arrivait vers elle. La semi-pesanteur lui donnait une allure presque comique. Il était difficile de se déplacer dans cette gravité moitié moins forte que celle de la Terre. Revenant à ses pensées précédentes, elle se dit que, finalement, son miroir à elle c'était lui. Ils avaient le même âge, et elle voyait les transformations qui avaient rajeuni son corps. Il était de type méditerranéen, bronzé de peau et brun de poil. Sa stature râblée, même s'il était loin d'être petit, n'attirait pas Elsa. Ses épaules créaient cette fausse impression « trapue » : de taille moyenne, sa silhouette était bien proportionnée. Ils s'étaient découvert de nombreux points communs et elle avait trouvé chez lui un partenaire de qualité pour les longues discussions qui leur permettaient de s'évader de la monotonie du voyage. Si elle l'avait rencontré dans la rue, elle lui aurait donné la trentaine. Sacré régime que celui-là ! Cela faisait dix mois qu'ils avaient traversé l'entrée entourée de néons du projet Eden. Il s'en était suivi une semaine de préparation, quatre mois d'hôpital et trois de rééducation pour que la peau, les muscles, les organes et les os puissent retrouver leur ancienne place. Le sérum de jeunesse, pendant ce laps de temps, l'avait fait maigrir de presque cinquante ans.

— Tu as fini ta sieste ?

Sa voix de basse était teintée d'un ton ironique : la lumière tamisée qui recouvrait la cabine était celle du tout début de matinée dans le cycle qu'on leur imposait. Il parlait l'anglais comme tout un chacun. Les langues nationales étaient depuis longtemps devenues régionales – exception faite du français qui restait le verbe propre aux diplomates et aux artistes.

— Pour l'instant, et jusqu'à ce que je me lasse...

Le visage de Liandro se referma.

— Ils t'ont encore ennuyée ?

Il n'avait pas besoin de donner les noms, au sein de leur petit monde, Mathieu, Howard et Hans faisaient office de «mauvais garçons». Ils étaient enclins à la violence verbale et prenaient mal les refus des femmes résistant à leurs avances. Elle avait eu le tort de rembarrer durement l'un d'entre eux et, depuis, le trio infernal ne cessait de la harceler. Liandro, en tant qu'ami d'Elsa, était aussi sur leur liste noire. Mathieu avait tout d'un ours blond et nain : il ne devait pas faire beaucoup plus d'un mètre cinquante, quant à Hans et Howard, ils se ressemblaient beaucoup : bruns, d'un aspect commun, ils portaient tout deux sur la joue droite une scarification en forme de croix d'où émanait une légère aura verte : la marque des fanatiques de l'Église.

Elle ne répondit pas à la question de son ami, préférant changer de sujet.

— Tu as pris ton petit-déj'?

— Pas encore, si tu veux je reviens dans quelques minutes, histoire de faire une toilette de chat, et on le prend ensemble. D'accord?

Elsa hocha la tête et Liandro se leva. Elle l'observa monter à l'étage par l'échelle. Son regard accrocha une tache orange au milieu des bagages du toit. Pour la centième fois depuis le début du voyage, elle se demanda qui était l'ange. Ange, un drôle de surnom, pour un homme tout aussi singulier. Il avait élu domicile dans les filets : sa taille de géant était inadaptée aux couchettes, aussi avait-il choisi sans un mot d'y établir son nid. Il avait beau ressembler à une montagne rousse habillée d'un pantalon vert délavé et d'une veste orange, il parvenait à se fondre dans le décor et la plupart des voyageurs avaient oublié jusqu'à son existence. Il n'était pour beaucoup qu'un bagage parmi d'autres ou, comme l'avait nommé le trio infernal, l'Orang-outan dans son arbre. Parfois, elle l'observait tandis qu'il se pendait aux traverses métalliques du toit et y faisait des tractions. Elle savait

qu'il s'y adonnait tous les soirs. Elle se surprenait à le dévisager à chaque fois, jusqu'à ce que son regard bleu glacial ne la fasse se cacher sous son dôme. Il n'avait jamais été agressif, mais comme tout ce qui était étranger ou marginal, elle le craignait.

Tous les voyageurs restaient au lit. Elle vit Hans, Mathieu et Howard sortir de leurs couchettes. Le premier se dirigea vers Nathalie, une jolie blonde dont les seins qui descendaient naguère jusqu'au nombril étaient déjà redevenus fermes et opulents, et le deuxième vers Nadège qui, quoique quelconque, avait une fâcheuse tendance à aguicher tous les hommes. Hans, lui, venait droit vers elle.

Un frisson traversa Elsa. Elle ne savait pas à quoi s'attendre d'eux. Il émanait du trio une détermination qui propulsa Elsa de la peur à la panique. Elle ne pouvait plus bouger, elle ne pouvait plus parler et Hans, en silence, se déplaçait vers elle en la détaillant avec gourmandise.

Liandro n'était plus visible, il devait être dans les cabines-douches. Hans n'était plus qu'à quelques mètres quand un choc sourd résonna au-dessus de sa tête. Il s'arrêta, clairement mécontent d'être dérangé. Prise dans sa tétanie, elle le vit lever les yeux alors que tout son visage se colorait d'un air mauvais. De derrière elle surgit une voix chaude et dangereuse qui sembla retentir dans les moindres recoins de la cabine.

— Puis-je vous aider, Hans ?

Le ton était péremptoire et laissait dans son sillage une menace explicite.

— Alors, le singe, tu t'es décidé à descendre de ton arbre ?

Elsa comprit que l'ange se tenait derrière elle. Elle l'avait appelé ainsi par dérision et pourtant, à l'instant, son sobriquet revêtait toute sa signification. Elle vit que Mathieu et Howard se dirigeaient vers lui. Parmi les autres passagers, aucun ne semblait vouloir sortir de sous son dôme. Ils étaient tous trop vieux, malgré cette nouvelle jeunesse, et ne souhaitaient pas se retrouver face à la violence.

Howard pointa son doigt derrière Elsa.

— Barre-toi ! On est dans cette boîte depuis trop longtemps et cette salope nous a manqué de respect. Nous sommes des combattants de la deuxième voie, ne te mets pas en travers de notre chemin !

— Il n'est pas tout seul.

Cette fois-ci, la voix était celle de Liandro. Les trois terreurs se figèrent. S'ils pensaient arriver à bout d'un unique individu, même de la carrure de l'ange, l'ajout de Liandro dans la balance changeait la donne. L'intervention de son ami sembla sortir d'autres passagers de leur torpeur et des visages émergèrent de leur protection de tissus. Hans eut un sourire et leva les mains, comme s'il s'excusait.

— OK, on se calme, de toute façon on n'allait pas la violer. C'était juste une sale blague, histoire qu'elle comprenne qu'il ne faut pas manquer de respect à des hommes comme nous. Après tout, on est tous de bons fidèles de l'Église !

— C'est bien ce que je pensais. Alors, allez vous rasseoir, nous sommes bientôt à la fin du voyage. Il serait dommage qu'il s'achève plus vite pour certains.

La voix de l'ange porta cette affirmation d'un ton uni, dont l'absence de menace le rendait encore plus dangereux.

Ses vis-à-vis marquèrent le coup en faisant demi-tour. Un rire moqueur s'éleva de la couchette de Nathalie, qui finit d'humilier les trois hommes. Elsa fit la grimace : elle n'aurait pas dû.

Hans tendit dans la direction de Nathalie un index bien droit.

— Toi, la vieille pute, on s'occupera de ton cas plus tard.

Pendant que le gang de la cabine reprenait place, l'ange chuchota :

— Prudence.

Sur ces mots, Elsa entendit un nouveau bruit sourd. Elle leva la tête et vit l'homme si singulier se suspendre du bout des doigts à la cloison supérieure. D'un seul coup et juste à la force des bras,

il hissa sans effort apparent son corps massif et recommença une dernière fois, en s'agrippant aux montants des filets, pour retourner à son nid.

Pendant ce temps, Liandro vint à côté d'elle et la prit dans les bras. Elle tremblait comme une feuille et, alors que son compagnon lui parlait calmement, son regard était perdu vers le toit et le repaire du géant. Liandro leva les yeux et adressa un signe à l'occupant des hauteurs, qui lui répondit de la même façon.

— Un gars bien, ce Martin.

Les mots sortirent en un instant Elsa de sa terreur. Voilà une chose à laquelle se raccrocher : le prénom de son ange gardien

— Tu le connais ?

Liandro hocha la tête avec un sourire.

— Je te le présenterai, ce soir. Après tout, il va falloir que tu le remercies.

Pour Elsa, la question ne se posait même pas : rencontrer cet homme ne lui faisait plus peur, il allait devenir un compagnon de plus dans leur nouvelle vie. En fait, durant toute la journée, elle se surprit à attendre avec impatience ce moment-là.

Liandro, par précaution, prit la couchette au côté d'Elsa tandis que le couple qui y résidait avait déménagé vers la sienne. Elle se sentait protégée par sa présence et s'endormit jusqu'à ce que la « nuit » arrive.

Quand la lumière décrût, Liandro la réveilla doucement et ils montèrent ensemble au niveau intermédiaire. Ils entrèrent dans la petite salle qui faisait office de cantine et ils y retrouvèrent l'ange. Il était attablé devant un cassoulet et une tasse de café. Il se leva, tira une chaise à côté de lui et, affectant une courbette très cérémoniale, la lui désigna.

— Bienvenue, madame.

Liandro, se composant une attitude pleine de majesté, répliqua :

— Merci à toi, ô chevalier des hauteurs !

Elsa ne s'attendait ni à cette complicité entre les deux hommes ni à un tel accueil de la part de l'ange. Il était pour elle un sauvage, une brute au grand cœur, à tout le moins un barbare protecteur. Elle ne pensait pas que derrière ce vernis se cachait un être civilisé.

— Merci, monsieur. Pour ceci, dit-elle en montrant la chaise, mais surtout merci pour ce matin. Je m'appelle Elsa.

Elle prit place à ses côtés, tandis que Liandro s'asseyait. La petite table de bar autour de laquelle ils se trouvaient était idéale pour une discussion à voix basse. Ce qui conférait le maximum d'intimité auquel ils pouvaient prétendre.

— Je me nomme Martin. Je vous sers quelque chose ?

L'odeur de l'arabica, bien que complètement chimique, flattait les sens d'Elsa, aussi en demanda-t-elle un, alors que Liandro se levait et sortait du distributeur un plat autochauffant de penne au fromage qu'il installa devant lui. Elle attendit que Martin lui apportât le café et qu'il s'assît, puis elle prit la parole.

— Cela fait un mois que l'on est dans ce caisson et, si je connais les habitudes de la plupart des voyageurs, sur vous, je ne sais rien. Je me présente donc, je suis Elsa, je suis...

Liandro la coupa :

— Attends, Elsa. Vas-y, Martin, que peux-tu me dire sur la dame à tes côtés ?

Martin posa sa fourchette en plastique et détailla calmement sa voisine.

— Tu t'appelles Elsa, tu avais dans les quatre-vingts ans. Tu es à la retraite depuis peu de temps, je parierais que tu occupais un emploi libéral ou que tu avais ta propre entreprise. Tu es veuve depuis au moins une vingtaine d'années. Tu as dû vivre longtemps en retrait du monde, mais pas des gens, par obligation plutôt que par choix. Je dirais, médecin, à la campagne et pas d'enfant. Le reste n'est que conjectures.

— Alors, qu'est-ce que tu en penses ? Il est presque aussi bon que moi à ce jeu-là.

Tout d'abord embarrassée d'être tellement transparente, Elsa sentit une rougeur de midinette lui teindre les joues. Elle les foudroya du regard tous les deux. Martin leva la main devant son visage, comme pour se protéger.

— Lian, j'avais oublié de te dire, la dame n'a pas non plus d'humour.

Le ton angoissé qu'il prit pour s'adresser à son compère, et le sourire gentiment moqueur, qui flirtait sur ses lèvres, finirent par vaincre Elsa.

— Vous êtes deux sales types.

Elle secoua la tête pour ponctuer ses mots tout en étant conquise par cette ambiance décomplexée et bon enfant.

— Puisque vous savez déjà tout de moi, suis-je en droit de connaître mon ange gardien ?

Martin tourna ses pupilles azur vers Liandro. Celui-ci sourit et commença :

— Si, Elsa, tu connais tout de moi, il est vrai que nous n'avons jamais vraiment parlé de notre passé avec Martin. Nous préférons essayer de deviner qui sont ceux qui voyagent avec nous, ou nous projeter dans des théories du futur. Pour ma part, j'étais inspecteur de police à la brigade européenne de Rome. N'ayant jamais pu trouver de femme capable d'accepter mes défauts, je suis resté célibataire. Sinon, j'ai une passion pour les dessins animés et la musique. Les sons rock et pop des années 90 du XX^e siècle et ceux des années 2040 ont ma préférence.

Martin cligna de l'œil.

— Les dessins animés ? J'avoue que je n'aurais jamais imaginé ça.

— Comme je te l'ai dit, Martin, aucune femme n'a jamais pu tolérer mes défauts.

L'interpellé fit un clin d'œil à Liandro, seule partie de son vi-

sage capable de montrer son amusement. Même s'il arborait un sourire avenant, Martin ne semblait pas être du genre à s'esclaffer devant tout le monde.

— À toi, mon ami : que peux-tu me révéler que je ne sais pas ?

— Et que connais-tu ?

Derrière les deux sourires, Elsa décelait comme un défi entre les deux hommes.

— Je te verrais bien soldat, ou policier, mais ça ne cadre pas avec le reste. Ta propension à t'isoler et à analyser, comme le fait que je sois le seul que tu as approché, indiquent que tu fais des choix très réfléchis et judicieux. Tu n'as pas souhaité faire ami-ami avec les fanatiques, j'en déduis que tu n'es pas de l'Église et que tu ne cherches pas à être du côté « fort ». Bizarrement, malgré cette froideur logique qui te caractérise, je me prends à penser que mon amitié t'intéresse. Tu m'as dit que tu avais quatre-vingt-deux ans. Et ça, j'en suis sûr. Pour le reste, tu es tout simplement bien trop complexe pour un pauvre esprit comme moi.

Les yeux plissés et la moue satisfaite de Liandro indiquaient tout le contraire.

CHAPITRE 2

LIANDRO

Le hall d'arrivée, d'un blanc sale strié de zones brunes, donnait une impression de gigantisme, après ces cinq semaines passées dans leur compartiment du « train ». Il devait bien faire dans les cent mètres de long sur cinquante de large. Ses premières sensations avaient confiné presque à l'agoraphobie : des vertiges et un vif étouffement avaient oppressé Liandro durant une dizaine de secondes.

Quant à la deuxième impression, elle se réduisait à cette simple constatation : « *on est dans la merde* ». Sur le côté donnant accès aux issues, une douzaine de gardes leur faisaient face. Ils portaient pour uniforme une veste blanche et un pantalon noir descendant jusqu'à des bottes de la même couleur. Au niveau du cœur, un crucifix rouge d'une vingtaine de centimètres sautait aux yeux et faisait le pendant à une grande cape pourpre. La plupart de ces hommes arboraient leur scarification en forme de croix sur la moitié droite du visage. Mais le plus impressionnant était les armes lourdes qu'ils pointaient négligemment dans leur direction. Ça ressemblait à des fusils d'assaut sans chargeur au canon très long et terminé par deux protubérances sphériques.

Se faire accueillir par des soldats n'était jamais innocent.

Ses pensées résonnaient d'un « Jailhouse Rock ». Il avait toujours un air de musique qui trottait dans sa tête et qui correspondait à ce qu'il ressentait sur l'instant.

Dès leur entrée dans la pièce, des hommes vêtus du même uniforme avaient pris place devant chacune des vingt portes et les haut-parleurs avaient transmis comme instruction aux nouveaux arrivants de s'avancer dans des files bien ordonnées face à chacun d'eux.

Liandro savait à quoi s'attendre. S'il était là, c'était parce que des doutes concernant Eden avaient alarmé l'agence. Qu'ils

soient venus le chercher à la retraite pour lui proposer une infiltration était déjà inquiétant. Le peu d'informations qu'ils avaient pu lui fournir, l'absence d'indicateurs et la promesse d'une mission presque suicidaire avaient séduit Liandro. Il en avait aussi accessoirement déduit que s'il y allait, c'était que les hommes encore en activité qu'ils avaient envoyés étaient tous morts. Un retraité était finalement plus facile à insérer dans ce projet.

Si, avant d'être retiré du service actif, il avait été inspecteur à Interpol, il avait surtout travaillé dans la clandestinité. C'était cet aspect de sa vie, plutôt que ses pseudo-défauts, qui avaient découragé les femmes de faire un bout de chemin avec lui. Il avait pu pendant presque une vingtaine d'années avoir une retraite tranquille, bien que l'agence ait fait appel à lui trois fois à titre de conseiller. C'était dans ces rares moments qu'il se sentait vivre. Le reste du temps, il se mouvait dans une petite mort, enfermé dans le cocon de sa solitude, dernier cadeau que pouvait lui offrir le métier pour lequel il avait tout donné. Pourtant, il ne regrettait rien et voilà pourquoi, aujourd'hui, il rempilait.

Dans l'immédiat, il y avait gagné plusieurs dizaines d'années de vie supplémentaires, et une motivation pour lutter contre son addiction à l'alcool. Celle-ci avait été une aide pour supporter son isolement avant de devenir une raison de vivre. Il en ressentait à l'instant le besoin, et peina comme à chaque fois à la refouler d'un effort de volonté.

Devant lui, Martin, de par sa taille et sa largeur d'épaules, cachait la majorité de la longue file dans laquelle ils se trouvaient. Elsa, quant à elle, était presque collée derrière lui et le reste de leurs compagnons de voyage attendait les uns à la suite des autres.

Les queues continuaient à se former alors que les premiers, après un contrôle, sortaient de la pièce.

Martin leur fit signe de le suivre et, sans se presser, ils traversèrent une dizaine de queues et s'engouffrèrent au milieu d'une d'entre elles. Certains voulurent protester, mais un regard de leur

grand ami les fit taire instantanément.

Liandro avait confiance en lui, sans qu'il sache pourquoi. Un restant de son ancien flair peut-être. Pourtant, l'homme n'était pas clair. Pourquoi ce changement soudain de file ? Pourquoi avait-il choisi celle-ci ? Pourquoi leur avait-il demandé de le suivre ? Cette question ne cessait de tourner dans sa tête. Involontairement, sa bouche fit la moue. Un mauvais tic qu'il avait attrapé ces dernières années.

Ancien flic, il avait la nette impression que leur compagnon avait dû avoir un passé de malfrat. Un gangster cultivé. Mais ce qui le stupéfiait était sa capacité à se faire discret. Personne ne regardait dans leur direction, et si parmi les centaines de nouveaux venus il faisait partie des plus grands, il réussissait le tour de force de ne pas le paraître.

L'un des problèmes de Liandro était que s'il avait aimé son travail, il lui avait été nécessaire de le faire pour quelqu'un. Il avait besoin d'un chef qu'il admire, d'un homme pour qui il puisse se surpasser. C'était dans ces conditions qu'il avait autrefois atteint des sommets. Et quand celles-ci avaient changé, il avait abouti à la retraite. Ces circonstances se reproduisaient maintenant, Martin avait une aura, un charisme naturel qui l'attirait aussi sûrement qu'un moucheron l'était par une lumière. Il espérait ne pas se laisser aveugler et ne pas se faire brûler les ailes.

Leur queue se dévidait lentement. Liandro jetait de fréquents coups d'œil devant eux : les gens étaient contrôlés, un par un, au Check Point. En apposant leur index, ils attestaient de leur identité. Puis ils franchissaient le sas et pénétraient vers un nouvel inconnu. Autour de lui, il n'y avait que peu de bruit : les frottements des chaussures sur le sol faisaient écho aux chuchotements. Tout ce monde était concentré sur le début de la file, où l'officiel, comme un automate, répétait « votre doigt », « passez ». Si ce mantra avait un effet calmant pour la plupart, il angoissait Liandro. Des images d'anciens films s'imprimaient dans son esprit, et les mots itératifs prenaient un accent allemand. À la façon

dont Elsa regardait autour d'elle, Liandro se dit qu'elle devait avoir la même impression que lui.

Les minutes défilaient par grappes de dix et enfin ils passèrent le sas. La salle suivante était le pendant de la précédente : vaste, même blanc vieilli. Cependant, les différences lui sautèrent tout de suite aux yeux : les gardes, au nombre d'une centaine, n'avaient pas cette attitude nonchalante qui caractérisait les premiers. Le tumulte qui régnait faisait penser à une criée.

— Restez près de moi, ne me quittez surtout pas.

Martin, les avait attendus et, à son signal, ils lui emboîtèrent le pas en longeant le mur.

Il y avait quinze nouveaux sas en face d'eux. À l'entrée de chacun, quelques hommes clamaient des noms et ceux qui étaient désignés se rassemblaient devant l'issue voisine. Il entendit le sien et celui d'Elsa appelés par deux groupes différents. Martin cherchait quelqu'un. Son attention se fixa sur l'un des officiels et, après s'être assuré que Liandro et Elsa suivaient toujours, il avança dans sa direction. Le responsable en question, un homme qui avait la trentaine apparente, comme chacun d'entre eux, brun aux iris d'un vert limpide, au ventre proéminent et dont la joue droite portait une croix scarifiée, sembla stupéfié. Il baissa les yeux sur sa tablette, serra les mâchoires et fit de la main gauche une série de signes qui pouvaient ressembler à de simples tics nerveux. Martin lui répondit par les mêmes et Liandro vit une ébauche de sourire pincer le coin de ses lèvres. Son vis-à-vis, par contre, n'avait pas l'envie de rire.

— Je suis Martin Fleur, vous m'avez appelé avec Liandro Salmoni et Elsa Kazak.

— J crois que je n'ai que vous.

Il lui montra son assistant numérique.

— Si vous me permettez...

Martin toucha d'un doigt deux lignes sur l'écran tactile, sous le regard étrangement contrarié de son interlocuteur, et avec un sourire d'excuse s'adressa à lui :

— Vous ne les aviez pas vus. Ils sont tous deux, là.

Le gros homme, les lèvres pincées, émit un «*merci*», suivi d'un chuchotement étouffé sorti de sa gorge «*pas d'emmerde! pas ici!*»

— Derrière, avec les autres.

Puis, regardant Elsa.

— J'avais commandé un médecin, c'est bien.

Suivant Martin, Liandro se demandait de plus en plus ce que cachait la haute stature de son ami. Ils se retrouvèrent en arrière du groupe et l'étrange monsieur Fleur s'assit par terre. Elsa fit de même alors que Liandro restait debout comme la plupart des nouveaux arrivants. À la droite de leur petite bande, une agitation commença à se former, attirant l'attention des soldats. Curieux, il trouva qui en était la source : les trois diables de leur cabine discutaient âprement avec un officiel, et des gardes se dépêchèrent sur leurs ordres dans la salle. Les premiers revinrent rapidement en amenant une Nathalie et une Nadège paniquées au bout de leurs canons. Il vit Hans mettre une claque à Nathalie tandis que Howard attrapait Nadège par la taille et la collait contre lui d'un air gourmand. Le silence se fit dans la salle.

— Celle-là est à moi, l'autre à mon ami.

Puis, s'adressant aux soldats, Hans donna leurs trois noms. Une boule se forma dans la gorge de Liandro.

— Quoi qu'il se passe, Elsa, Liandro, ne bougez pas. Pour elles, on ne peut rien faire...

Stupéfié par la scène, il n'avait pas entendu Martin se lever et se placer à ses côtés. Deux gardes, une tablette à la main, vinrent dans la direction de leur groupe. Puis, l'un des deux s'adressa d'une petite voix à l'officiel qui les avait enrôlés.

— Bird, envoie-nous ces trois-là s'il te plaît, on t'en donne trois autres.

Le dénommé Bird s'approcha de son interlocuteur en le poussant de son ventre. Tout dans son attitude représentait une menace.

— Pourquoi est-ce que je te rendrais ce service ?

— Bird, s'il te plaît, on t'en file quatre à la place.

— Non ! J'en ai perdu trop ces derniers temps, j'ai besoin de compléter mes effectifs avec de la qualité.

Pendant la petite discussion, Hans s'était avancé. Bousculant le garde, il prit un air méchant et, crachant ses mots, s'adressa avec morgue à Bird :

— Écoute-moi, gros lard : je suis le nouveau superviseur du bloc vingt-deux, et un ami personnel du chef de la sécurité d'EDEN. Je ne suis pas comme toi un vulgaire adjoint de secteur, alors tu me refiles l'Orang-Outan, la salope et son copain, ou ça va mal se passer !

Les yeux du garde s'écarquillèrent.

— Il n'aurait pas dû dire ça...

À peine Martin eut-il le temps de chuchoter ces mots que le dénommé Bird décochait son poing avec célérité et cueillit Hans dans le creux du plexus puis, pendant que celui-ci s'étouffait sous l'impact, son agresseur lui mit les doigts dans les narines et les crocheta pour l'attirer à lui.

— « *Ça va mal se passer* », pour moi ou pour toi ? T'as pas été assez explicite, j'trouve.

Négligemment, il leva la jambe et fourra son genou dans les parties sensibles de Hans. Il lui lâcha le nez et l'autre se retrouva affalé par terre, en proie aux plus vives douleurs. Bird essuya le sang qui maculait ses doigts sur la chemise de sa victime et lui sourit.

— Je suis aussi superviseur, mon mignon. Il se trouve qu'aujourd'hui je n'ai pas envoyé mes adjoints. T'peux toujours t'plaindre au chef de la sécurité, il sait qui j'suis, et m'étonnerait qu'il souhaite venir me gronder. La prochaine fois j't'arrache l'oreille, pour ma collection. P'tit con !

Les deux gardes n'attendirent pas et prirent Hans sous les aisselles pour le porter vers la sortie de la pièce, suivis de Howard et Mathieu qui tenaient fermement Nadège et Nathalie.

Liandro se tourna et croisa le regard horrifié d'Elsa. Martin était comme à son habitude calme et s'était rassis. Les minutes continuèrent de se rassembler et, une fois que l'ensemble des passagers, de plus en plus inquiets, fut réuni par groupes, les haut-parleurs situés à chaque coin de la salle diffusèrent les premières notes de la chevauchée des Valkyries. Le mur à leur droite s'éclaira et apparut un homme aux pupilles noires et insondables, chauve et dont la joue scarifiée arborait la même croix des fidèles évangélistes. Il trônait dans un bureau spacieux doté d'un mobilier de bois et de cuir, devant une baie vitrée dont la surface polarisée et opaque rejetait la lumière. Son uniforme comportait, en plus du crucifix rouge, un cœur d'or sur le côté gauche.

Malgré son sourire, il émanait de lui une aura de danger que ses yeux ne faisaient que renforcer. Ses paupières ne cillaient pas, mais ses pupilles s'occultaient sur une même cadence. C'était une greffe ressemblant au diaphragme des anciens appareils photo.

« Jailhouse Rock » s'éteignit dans l'esprit de Liandro, pour être remplacé par « Hotel California ». Rien de très encourageant !

— Bonjour à tous et à toutes et bienvenue au sein du projet EDEN. Je me nomme John Evening et je suis votre gouverneur. Bienvenue dans les bras protecteurs et bienveillants de l'Église de l'Évangile de la Néo-nativité.

Ses bras grands ouverts semblaient vouloir prendre chacun des nouveaux colons en leur sein, ce qui provoqua un haut-le-cœur spontané chez Liandro.

— Je suis ici pour vous rappeler les promesses que nous vous avons faites et vous remémorer les vôtres.

« Voilà, on y est », se dit Liandro.

— Nous vous avons donné une seconde vie dans un corps jeune et plein de santé. Pour éviter la surpopulation terrestre, vous avez été envoyés sur la première colonie de Mars. Bien que nous ne vous obligions pas à embrasser la foi véritable, l'existence suivra ici les voies de l'Évangile. Dans le strict respect

des écritures, vos âmes resteront la propriété de Dieu, mais vos efforts, votre obéissance et votre travail nous sont dus.

«Là, ça commence à puer»

— En récompense, vous recevrez votre juste dû, comme il vous l'a été promis. Après tout, vous êtes les colons qui vont ensemençer cette planète, pour la gloire de Dieu ! Vous récolte-
rez une terre sur cette immensité pour l'instant vide qu'est Mars et pourrez y planter vos racines.

Liandro remarqua qu'autour d'eux de nouveaux gardes étaient arrivés et encerclaient la salle. Dans le même temps, avec un grand geste théâtral, le gouverneur laissa la place à la baie vitrée qui redevenait peu à peu transparente. Il s'était mis de profil, afin que chacun ait la meilleure vue possible sur le paysage qui commençait à apparaître.

— Comme nous vous l'avons promis, vous rejoindrez ceux qui vous ont précédés et qui ont déjà acquis leur lopin de terre !

Des projecteurs extérieurs s'allumèrent, éclairant la scène : des milliers de croix fleurissaient dans le sol stérile.

Le silence dura quelques instants puis la compréhension de la situation se révéla par des cris et des pleurs. Les gardes, dans le même temps, resserraient leur dispositif en tenant en joue chacun des groupes de nouveaux venus.

Liandro ne pensait pas pouvoir tomber sur une surprise plus grande que cet homme les condamnant à l'esclavage et à la mort. Mais le chuchotement de Martin fut tout aussi inconcevable.

— Tu ne peux pas savoir combien je suis content que notre petite aventure commence ainsi. J'avais peur qu'elle ne débute sous de meilleurs auspices.

HOMMAGE

J'ai conçu ce roman comme un hommage aux films et séries d'actions des années 80 à 2000. Lorsque j'étais enfant, ils ont souvent été un moteur de mon imagination ou une inspiration pour mes jeux. Plus tard, ils sont devenus des moments de réunions entre potes. Qu'ils fassent partie du genre policier, du film de guerre, de la fantasy ou de la science-fiction, ils ont tous une chose en commun : les musiques et chansons qui les colorent.

Voilà pourquoi je me devais de rendre hommage à ces œuvres musicales, notamment à celles qui ont fait partie de ma vie. C'est pourquoi vous trouverez, dans ce tome, au travers des pensées de Liandro, des airs et des chansons en référence avec la liste ci-dessous :

- *Jailhouse rock*, d'Elvis Presley
- *Hotel California*, des Eagles
- *Surf in USA*, des Beach Boy
- *La musique est un cri qui vient de l'intérieur*, de Bernard Lavilliers
- *Another one bite the dust*, de The Queen
- Le générique de *La Famille Adams*, de Vic Mizzy
- *Danger Zone*, de Kenny Loggins
- *Heal the world*, de Mickael Jackson

A.F. Lune

REMERCIEMENTS

L'écriture est un long chemin qu'il est plus aisé d'emprunter avec de bons compagnons de voyage.

Je souhaite remercier Andréa Deslacs pour sa présence attentive et ses conseils avisés, Catherine Loiseau pour son œil exercé, Edwige pour les heures passées sur la correction de ce texte. Cela sans oublier Chriss, Rachel, Carole, Morrigan, mes chers camarades des *Lectures Vocales* qui subissent l'assaut de mes premiers jets sans jamais défaillir.

A.F. Lune



HYDRALUNE,

C'EST AUSSI :

DARKWOOD
Heaven Forest (TOME 1)
d'Andréa Deslacs

Dans une Double Breytain en plein bouleversement industriel, l'effervescence règne autour du manaschiste. L'utilisation de ce combustible fossile révolutionne le monde en cette fin du XIXe siècle.

Au cœur du duché de Heaven Forest, peu importent les mutations sur la population qu'engendre son exploitation ; les autorités ont d'autres priorités, telle que la sécurité des cargos du port où la mafia sévit.

Ainsi, quand le cadavre mutilé d'un inconnu est retrouvé près des docks, on confie l'affaire – certes singulière, mais de faible importance – à l'inspecteur détective Rhys Overlake, arrivé le jour même en ville. Et si cette enquête s'avérait bien plus complexe qu'un malheureux fait divers sordide ?

*

EXTRAIT : « — Par le sang des Anges ! s'exclama Airon. Vous croyez que les scientifiques ont raison quand ils prétendent qu'un corps humain ne contient que cinq litres de sang ? On est sûr de n'avoir retrouvé qu'un seul cadavre ?

Salomon, qui venait de s'entretenir avec des gardes en faction, hocha la tête. Rhys contempla la traînée rouge sombre au sol, puis son regard en suivit les méandres. L'effroyable piste serpentait entre les caisses et les obstacles qui encombraient le passage. Elle avait tracé un sillage vermeil sur presque toute la longueur de la ruelle avant de disparaître sous un drap blanc jeté en hâte. »

Pour une bulle d'air

d'Iphégore Ossenoire

Pourra-t-on de nouveau respirer en France ?

Le pays est désormais aux mains des mafias, qui se partagent le pouvoir depuis la chute de la République. Dans ce monde où l'argent est roi et la pollution, reine, Claire émerge de dix ans de stase avec la chance de tester un nouveau traitement pour ses poumons. Sa sœur, directrice de la sûreté d'une grande entreprise, prend les rênes du projet Aéropure. Son but : assainir la capitale, restaurer la qualité de l'air et raviver la flamme de l'espoir. Ses ennemis ? Elle les attend, l'arme au poing. Peut-être sont-ils parmi ses alliés, hackers de renoms que son patron lui impose, ou dans les derniers embauchés envoyés par les lobbies.

Parviendra-t-elle à triompher entre les piratages, les coups fourrés législatifs et les attaques à main armée ?

*

EXTRAIT : « Gonthier régla par une carte sans contact banalisée où figurait un avatar du père de Picsou. Cela ne manqua pas d'attirer l'attention de la serveuse, plus habituée au règlement par téléphone. Elle vérifia par deux fois que la transaction avait bien été enregistrée, puis murmura son étonnement. Gonthier l'éclaira :

— Soixante ans que ce protocole de paiement existe. Il était si parfait, consommait si peu d'énergie qu'il est toujours implémenté dans les terminaux.

— Et dis-moi, petit homme, s'enquit mademoiselle T, qui utilise ce moyen au point de faire en sorte qu'il soit toujours implémenté ?

Gonthier ne lui avait jamais connu cet air moqueur et innocent à la fois, un tantinet mutin. Elle arborait un sourire en coin digne d'une pirate. L'ingénieur s'empourpra et la serveuse s'éclipsa discrètement, laissant les deux amoureux à leur joute. Un silence gêné s'installa, rompu par une nouvelle voix provenant de derrière lui :

— Par la mafia.»

Illustrateurs :
Tom et Jess Héry

Graphiste
Thierry Clet
www.thyc.fr/

Jamais les ailes ne se brisent

Face A

A.F. Lune

Roman

L'Église de l'Évangile de la Néonativité
a découvert un vaccin permettant une longue vie.
Celui-ci est exclusivement donné aux personnes âgées qui acceptent
de quitter la Terre pour coloniser Mars sous sa protection.

Mais quels sont les véritables buts de cette Église ?
Quelle est cette compagnie de mercenaires
censément disparue cinquante ans plus tôt et qui se dresse face à elle ?
En quoi l'avenir de l'Humanité va-t-il se jouer entre ces forces adverses ?
Dans un grand fracas d'ailes, les vents se forment et les tempêtes
s'agrègent entraînant le destin des hommes dans leur sillage.

Antoine Franck Lune aime les récits palpitants et souhaite amener les lecteurs à voyager au travers de ses rêves. Usant autant de son imagination que de sa carrière militaire, il vous convie dans une danse folle d'actions et d'émotions.

En plus de ce diptyque *Jamais les ailes ne se brisent*, A.F. Lune est l'auteur d'un planet-opera : *Éternelle Odyssée* (éditions Noir d'Absinthe). Il a aussi participé à plusieurs anthologies aux éditions Rivière Blanche, Otherland, Arkuiris, et API, ainsi qu'à un dictionnaire de la SF chez Noir d'Absinthe.

Illustration de Tom et Jess Héry
Design graphique : Thierry Clet

Hydralune, la Fabrique à chimères
Texte intégral

978-2-487355-00-2